

PLATINES ET DARBOUKAS

Avec :
ASBL Tabane,
Centre de la Croix-
Rouge de Manhay,
MJ Chênée, MJ St-
Georges-Sur-Meuse et
Le groupe Kaméléon.



Avec le
soutien de



Fondation
Roi Baudouin

Agir ensemble pour une société meilleure



STICHTING KONINGIN PAOLA
FONDATION REINE PAOLA
KÖNIGIN PAOLA-STIFTUNG



Les
Auberges
de Jeunesse

Belgium - Liège
Belgium - Liège



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

BNP Paribas Fortis
Foundation

C-paje
c-paje.be

Rencontre
avec les acteurs
d'un projet
collectif
et interculturel

Éditeur responsable : C-paje ASBL - rue Henri Maus 29 - 4000 Liège
Graphisme réalisé par Fanny Valenzano - Crédit photo : Maillis Snoeck - C-paje



permis de nourrir les textes, et c'est très bien ! Mais si on voulait aller plus loin, il faudrait plus de temps et plus de moments arrêtés dédiés à la discussion dans cette phase dont on parlait tantôt.

Dans tout projet, moi je garde en tête « OB-ME-MO-EVAL ». « OB » pour objectifs. Ils sont bien compris par les jeunes et régulièrement rappelés par les animateurs, sous diverses formes. « ME » pour méthode. Les étapes sont bien expliquées mais, comme je disais, il me semble qu'il faudrait peut-être plus de moment de concertation des jeunes. Je ne parle pas des aspects pratiques, ou du ressenti, ça c'est fait, mais encore une fois de ce que ça nous apprend du fonctionnement des uns et des autres. On ne pense pas de la même manière du début à la fin du projet, la pensée évolue. C'est bien d'avoir des moments où on peut se confronter les uns aux autres et faire avancer sa pensée. « MO » pour les moyens. Ici, en l'occurrence, ils sont géniaux ! Les instruments, la logistique, l'intendance, l'encadrement... on ne peut pas trouver mieux. « EVAL » pour évaluation. Comment les animateurs mais aussi les jeunes évaluent le projet. Ces moments existent mais, comme les moments de prise de conscience du processus collectif sont moins investis, cela se ressent un peu.

Les jeunes présents dans ce projet ont des parcours singuliers, sont issus de pays, de classes sociales, de cultures très différentes et ils se retrouvent dans ce que tu pourrais qualifier d'espace public infra-politique. Toi qui est au cœur du projet, qu'observes-tu en matière de discours politiques entre eux ?

C'est moins évident dans le cadre de Platines et Darboukas que dans les mouvements sociaux que j'étudie, parce que et c'est une belle richesse du projet, la réalité des jeunes est très différentes entre les MENA et les jeunes des MJ. Je pense qu'il n'y a pas ce phénomène d'expression collective d'un même vécu au nom du groupe. Il y a beaucoup de décalage entre les jeunes au vu de leurs parcours de vie très différents.

« Pour moi, la culture a une fonction d'ouverture selon ce à quoi on est confronté, on peut changer sa perception du monde »

Tu as l'impression que les différents publics ne se mélangent pas ?

Non, je ne pense pas qu'il y a des logiques communautaires fortes. Enfin, si, il y en a toujours, surtout à cet âge-là : on s'identifie toujours au groupe auquel on appartient. Pour certains, la Maison de Jeunes constitue une communauté à laquelle on s'identifie. Chez les MENA, c'est encore plus prononcé : le centre Croix-Rouge, la famille ou l'ethnie de laquelle on est issu sont des repères identitaires, mais le projet instaure suffisamment de croisements pour casser ces dynamiques là et tous s'y plient volontiers.

Je remarque que la dimension conflictuelle n'est pas très marquée, or si on veut viser l'émergence d'une citoyenneté, d'un débat argumentatif, il faut de la confrontation. Ici, ça ne répond pas au besoin des jeunes. Ce qui me saute plus aux yeux, c'est qu'ils prennent plaisir à venir boire une tasse de café, voir les copains, les animateurs. On est plus dans la convivialité. Et puis, il ne faut pas oublier qu'il y a bien un objectif de travail de la musique ! Ils ont à peu près tous des rêves, des envies de chanter, d'être musicien. Ils viennent surtout pour la dimension artistique.

Mais, pour en revenir au discours politique, si on va chercher plus simplement du côté d'une citoyenneté plus active, des fameux CRACS, on est en plein dedans. Je ne suis pas toujours sûr qu'ils conscientisent, sont demandeurs ou s'interpellent à ce sujet, mais ça pourrait faire l'objet d'un mémoire en soi. Moi, je ne peux pas tout voir en animant, mais ça pourrait déceler toute une série de situations très intéressantes.

Platines et Darboukas fait le pari de monter un projet artistique mélangeant diverses cultures. Selon toi, quels rôles la musique et la culture, plus généralement, jouent dans notre société ?

Pour moi, le champ culturel est un phénomène social total. Je ne suis pas sûr que tout le monde a la même idée de ce qu'est la fonction de l'art. Je suis même assez persuadé du contraire.

Si Platines et Darboukas voulait porter un plaidoyer plus politique et interpeller des institutions, ça pourrait poser problème. Le champ culturel est à double tranchant. Je ne dis pas que ce n'est pas un risque à prendre, mais à un certain moment, que ce soit dans les institutions ou parfois chez les artistes eux-mêmes, il pourrait y avoir un malaise. On objectera peut-être que ce n'est pas le rôle d'un projet culturel que de faire de la politique... Il faut voir. Ce projet a clairement un rôle de décloisonnement, de mise en rencontre voire d'émancipation des jeunes. Pour moi, la culture a avant tout une fonction d'ouverture, de décloisonnement social. Selon ce à quoi on est confronté, on s'ouvre l'esprit, on apprend des choses, on peut changer sa perception du monde ou aller plus loin dans sa façon de fonctionner. Ça peut aussi être une manière de s'émanciper des inégalités qu'on subit.

Justement, tu parles d'émancipation et d'expression dans l'espace public, pour toi, émancipation et expression vont-ils de paire ?

Tout à fait. C'est pour ça qu'en début d'année, j'avais suggéré au groupe la méthodologie des intelligences citoyennes qui repose sur l'énonciation de son vécu. C'est la condition de base de tout processus d'émancipation : prendre du recul et pouvoir dire « voici ma réalité telle que je la vis ». Ensuite, on passe du « je » au « nous », en comparant les vécus : certains sont plus semblables que ce que l'on imaginait, d'autres sont très différents. Je pense que sans ça, c'est, plus compliqué d'être dans l'émancipation.

Nous, au quotidien, quand on parle de Platines et Darboukas, on parle de multiculturalité ou d'interculturalité de manière indifférenciée, mais ce sont des concepts différents d'un point de vue sociologique. Dans quoi Platines et Darboukas se trouve-t-il et qu'est-ce que ça signifie ?

En fait, ce n'est pas ma casquette de sociologue qui va pouvoir m'aider à répondre à cette question, mais plutôt celle d'animateur. Je maîtrise la démarche interculturelle sur le terrain. Souvent, on propose 3 grandes phases : la prise de distance par rapport à soi puis la confrontation à l'univers de l'autre qui entraîne des interrogations : « Pourquoi nos vies sont-elles si différentes ? » ou « Pourquoi subissons-nous la même chose ? » Vient ensuite la phase de négociation « que pouvons-nous exprimer ensemble ? » et de production proprement dite.

Ce projet s'inscrit dans cette logique, mais c'est vrai qu'il manque peut-être la partie où l'on prend le temps de discuter des raisons des différences de réalités sociales. Les phases de synthèses et de négociation ne sont pas nourries de toute la conscientisation des jeunes dans la production artistique et culturelle concrète. Je crois que si on travaillait plus cette étape, les paroles, les mélodies, les chorégraphies seraient certainement différentes, peut-être plus riches.

Dans le cadre de ton métier de chercheur et maître de conférence, tu coordonnes une formation qui vise la mise sur pied de projet d'éducation à la citoyenneté mondiale et solidaire. Quel œil critique portes-tu sur le projet Platines et Darboukas ?

Je dirais que la méthodologie répond au public qui vient à Platines et Darboukas. À partir du moment où les jeunes viennent pour passer un bel après-midi, se former à un instrument de musique, avoir la motivation de faire un spectacle, pour être valorisé, pour rencontrer d'autres gens et certains pour dire ce qu'ils ont à dire etc. et que l'on rencontre ces attentes, c'est que c'est bon. Après, il y a la question du temps : les « intelligences citoyennes », c'est une belle manière de mettre les gens en mouvement. On l'a fait en un après-midi ce qui a



Platines et Darboukas, c'est un projet d'animation socio-artistique innovant, qui propose une collaboration entre différentes jeunesse : demandeurs d'asile, jeunes fréquentant des Maisons de Jeunes, jeunes migrants et divers musiciens liégeois. La pratique musicale, sous ses différentes formes, à savoir le chant, l'écriture, la danse et la composition, ainsi que le travail scénographique et le mapping sont le tremplin à la rencontre entre les jeunes, l'expression et la création collective. En brassant les cultures et les talents de chacun lors de nombreux ateliers, tout en permettant aux participants d'échanger et de créer des liens forts, l'idée de départ du projet était d'aboutir à un spectacle alliant chant musique et danse. Cette représentation, prévue pour juin 2020, n'a pas pu se faire, en raison de la situation sanitaire.

Tout n'est pas perdu pour autant ! Durant ces longs mois de confinement, le lien entre les participants du projet a été maintenu, au travers de différentes initiatives, notamment via les différents outils numériques, mais pas uniquement. Une valise contenant de quoi écrire, photographier et enregistrer a, par exemple, tourné parmi les participants. Le projet continue à vivre, et reprendra de plus belle après cette longue période de crise.

Car oui, la musique, l'élaboration de projets collectifs, les rencontres avec des personnes de tous horizons, seront plus que jamais nécessaires à l'avenir. Vive la créativité, l'interculturalité, la jeunesse ! Au travers de cette publication, nous allons vous présenter différents acteurs du projet, qui ont pris le temps de répondre aux différentes questions, et de réfléchir à propos de leur expérience de Platines et Darboukas.

Bonne lecture à tous !



« Platines et Darboukas a construit la personne que je suis aujourd'hui »

Tu as plusieurs casquettes dans ce projet ; à la fois animateur et musicien, tu es aussi chercheur en sociologie à l'Université de Liège et tu t'intéresses plus particulièrement aux mouvements sociaux. Animateur et musicien, au C-paje, on connaît bien, mais chercheur en mouvement sociaux... Peux-tu m'expliquer ?

J'ai un parcours un peu atypique. Adolescent, j'ai connu l'exclusion scolaire et les problèmes d'autorité. Je suis un peu passé par tous les types d'enseignement (général, technique, professionnel). De tous les jeunes avec qui j'étais, je suis le seul qui a pu continuer des études. L'institution scolaire me décourageait de poursuivre des études. Je viens d'un milieu pas financièrement favorisé, mais doté d'un gros capital culturel. Ce sont mes parents qui m'ont poussé à m'accrocher. J'ai fait des études en coopération internationale parce que c'est ce qui me paraissait le plus accessible. J'ai étudié alors que je n'avais jamais étudié de ma vie. Après mon année au Maroc, j'ai pu faire un master spécialisé sur le monde arabo-musulman et sur les mouvements sociaux en cours en Méditerranée (ndlr : le « Printemps arabe »). C'est comme ça que plus tard, j'ai fait une thèse. Si je raconte tout ça, c'est parce que c'est lié à mon intérêt pour la sociologie des mouvements sociaux et plus précisément pour les « les subaltern studies ».

Attends, qu'est-ce que c'est les « subaltern studies » ?

C'est un nom un peu barbare pour désigner l'étude des personnes marginalisées : les jeunes, les femmes, le monde populaire, les migrants... C'est la compréhension des mécanismes qui provoquent les inégalités dans lesquelles ils se trouvent. C'est un courant scientifique et sociologique qui est engagé, mais contrairement au militantisme, on objectifie la situation inégalitaire et en quoi l'accès à l'espace public, à la production de discours ou de valeurs, est restreint ou nié.

Dans ma thèse, je m'intéresse à la manière dont les migrants qui sont en transit vers l'Union Européenne, bloqués ou refoulés au Maroc, s'organisent d'un point de vue politique par la pratique artistique. Parmi les jeunes du

projet Platines et Darboukas, il y en a qui ont dû passer par là, je les reconnais. C'est une des manières de s'octroyer un droit politique, puisque qu'on leur refuse l'accès à la citoyenneté et qu'au Maroc, on est dans un régime semi-autoritaire, où l'espace public est restreint par rapport à chez nous. Tout se passe dans l'infra-politique, c'est-à-dire ce qui se trouve sous la couche visible de la politique et c'est le travail des subaltern studies que de révéler ce que l'analyse classique ne voit pas.

Comme quoi par exemple ?

La grosse erreur des gens, c'est de croire que les jeunes marginalisés n'en ont rien à faire de la politique, qu'ils se contentent de fumer des clopes en râlant sans produire de discours politique. C'est faux et archi-faux ! Quand ils disent « nique le système, j'ai pas besoin d'aller à l'école », c'est un discours politique. On est en plein dans l'infra-politique. Et l'art — les arts les plus contestataires en particulier — permettent de propulser ces discours cachés dans l'espace public. C'est notamment ce qu'on fait avec des projets comme Platines et Darboukas.

Il y a plusieurs types d'espace publics selon le moment, la classe sociale ou les groupes communautaires auxquels on appartient : il y a l'espace public infra-politique, c'est-à-dire tout ce qui se fait « sous le radar » et se joue, par exemple, dans les MJ, dans les cafés, dans des salons, etc. Il y a des espaces publics plus institutionnalisés, où les autorités publiques, les ASBL, les associations etc. ont leur place et légitiment leur présence, par exemple, par les appels à projet qu'ils remplissent. C'est un espace social où l'on joue beaucoup sur le compromis. Et puis il y a des espaces publics plus oppositionnels, comme la rue ou les réseaux sociaux où les gens sont plus dans le clash ou la désobéissance civile.

Les gens ne restent pas figés dans un espace public politique. Ils peuvent être dans plusieurs espaces en même temps et ils ont la capacité de circuler dans ces espaces. Ou ils mettent en œuvre des stratégies pour le faire. Pour moi, un projet comme Platines et Darboukas, est, consciemment ou non, un moyen de circuler entre les espaces publics politiques.

« Platines et Darboukas est un moyen de circuler dans les espaces publics politiques »

Rencontre avec Pierre Beaulieu, guitariste du groupe Kaméléon, animateur musical au sein de Platines et Darboukas et doctorant en sociologie des mouvements sociaux.

Si tu devais décrire le projet Platines et Darboukas en quelques phrases, comment le résumerais-tu ?

Selon moi, il y a trois dimensions par lesquelles définir ce projet. Premièrement, c'est un projet qui permet de former des jeunes à une pratique artistique. Pour certains d'entre eux, cela leur permet de retrouver confiance en eux. On se rend vite compte que c'est important notamment pour les MENA, c'est une manière de retrouver une certaine dignité. Une autre dimension, c'est la convivialité. Faire partie du projet, c'est se retrouver pour boire un café, manger une collation et partager un bon moment ensemble. Et puis, cela dépend peut-être des sensibilités, mais pour moi, c'est une dimension importante, c'est un projet d'expression politique dans l'espace publique.

Tu es musicien au sein du groupe Kaméléon, qui fait partie du projet Platines et Darboukas. Peux-tu nous en dire un peu plus ?

J'ai fondé Kaméléon avec Selman El Yazidi, qui est aussi animateur à Platines et Darboukas. Tout est né d'une rencontre entre lui et moi au Centre culturel arabe en pays de Liège. Moi, j'allais prendre des cours d'oud là-bas. On s'est retrouvé à jouer ensemble, moi à la guitare, lui au kanoun, et les gens se sont rassemblés autour de nous. Il se passait quelque chose. Depuis mon année passée au Maroc, j'avais envie de créer un groupe qui décloisonnait les styles musicaux et mélangeait les cultures. J'ai toujours été éduqué dans l'idée

que la musique et les arts en général avaient une visée politique. Je considère que la musique est un moyen de s'émanciper, de faire se rencontrer des gens de milieux différents et d'exporter des réalités sociales et culturelles au-delà d'un petit cercle d'initiés. J'ai contacté des copains musiciens qui partageaient cet esprit et on a formé Kaméléon.

Derrière Kaméléon, il y a une stratégie de contre-hégémonie culturelle. Antonio Gramsci, un des fondateurs du communisme — bien avant que le communisme prenne les formes qu'il a prise par après — expliquait qu'il y avait des dominants dans la société et qu'ils exerçaient leur domination par la culture. Les « dominés » avaient peu voix au chapitre dans l'espace public et dans la production culturelle. L'idée derrière Kaméléon, c'est de contrer ça. Il y a une vraie volonté d'ouverture, de créer du dialogue, tout en veillant à ne pas s'enfermer dans une lutte pour ne pas se refermer dans un entre-soi.

Et c'est dans cette optique là que Kaméléon a rejoint Platines & Darboukas...

C'est Jonathan qui nous connaissait, Younès et moi. Il nous a vus sur scène, il a compris l'esprit dans lequel on était. Ça collait bien avec le projet Platines et Darboukas. En plus, on est tous animateurs ou prof de musique, on a donc rejoint le projet. J'avais aussi l'expérience d'un projet comparable, nommé Jeunesse Nomade, qui se déroulait à la FMJ. La méthodologie était similaire mais la dimension politique était plus poussée.

Rencontre avec Mickaël, jeune participant au projet Platines et Darboukas.

Depuis quand participes-tu à Platines et Darboukas ?

Je suis arrivé dans le projet en septembre 2017 je crois, alors que j'étais placé à l'IPPJ de Fraipont. Les animations m'ont vraiment bien plu, et j'ai continué de participer aux activités en tant qu'électron libre quand j'ai quitté l'IPPJ. Platines et Darboukas, c'est un chouette projet, dans lequel je me retrouve. Ça a clairement construit la personne que je suis aujourd'hui. De plus, avec le C-paje, une ASBL que j'adore, j'ai rencontré Valou, Shirley et Jonathan, qui sont des personnes super ouvertes, qui ne te jugent pas.

Quel est ton meilleur souvenir de Platines et Darboukas ?

Au tout début de ma participation au projet, quand j'étais à l'IPPJ, c'était une vraie libération de pouvoir sortir, venir à Liège, rencontrer de nouvelles personnes, faire de la musique...

Comment s'est passé le projet cette année ?

Après deux années d'atelier chant, je me suis lancé dans la scénographie. Mais la crise sanitaire est passée par là, et on n'a pas pu continuer les activités en présentiel... Je l'ai vécu bizarrement, j'avais un peu des craintes en tant qu'électron libre non rattaché à une ASBL, mais finalement ça s'est bien passé. On a pu garder le contact, notamment avec la valise qui tournait parmi les participants. Je suis quand même déçu de ne pas avoir pu continuer les ateliers de scénographie, mais, au vu de la situation, c'est tout à fait compréhensible.

Qu'est-ce qui te motive dans ce projet d'animation ?

La musique! J'adore la phrase suivante: « Quand il n'y a plus rien à se dire, il restera toujours la musique ». Avec Platines et Darboukas, on se réunit tous ensemble autour de la musique, c'est vraiment cool. On dépasse les barrières de la langue, on rencontre d'autres personnes de cultures et d'horizons différents... On se crée un vrai réseau, autour de la pratique musicale. Sans Platines et Darboukas, je n'aurais jamais rencontré Lamine, ancien résident de la Croix-Rouge de Manhay et qui est devenu aujourd'hui un vrai ami pour moi.

Quelle est l'animation qui t'a le plus marqué ?

Un brise-glace. Les participants étaient répartis sur différents cercles étalés sur une carte, avec cinq continents. Puis, petit à petit, en raison de différents événements, on réduisait le nombre de cercles, pour finalement terminer tous ensemble dans le cercle du continent de l'Europe. C'était une animation intéressante, qui fait réfléchir à propos de la thématique de la migration et de la multiculturalité.

Tu évoques l'aspect multiculturel du projet Platines et Darboukas. Que retiens-tu des différentes rencontres que tu as pu faire au cours des animations ?

J'ai acquis des connaissances sur les valeurs, les croyances de chacun. Je me suis fait de nouveaux amis. Cela amène à une vraie ouverture d'esprit !

Comment communiquez-vous avec les jeunes participants qui ne maîtrisent pas le français ?

C'est vrai que, comme je ne parle pas l'anglais, j'ai tendance à aller vers les francophones. La plupart des personnes non-francophones ont tout de même des petites notions de français, mais n'osent pas toujours se lancer. Ce n'est pas facile de parler dans une langue qu'on ne maîtrise pas forcément. Au final, lors des animations Platines et Darboukas, la langue ne pose jamais problème : les animateurs parlent anglais, beaucoup de jeunes aussi. On ne laisse jamais quelqu'un sur le côté. Chacun peut s'exprimer.

Avancer de manière collective sur un projet commun, qu'est-ce que ça t'a apporté ?

C'est toujours enrichissant d'être avec les autres, de faire de la musique ensemble... Deux cerveaux valent mieux qu'un. On se complète tous, chacun y met du sien, et on fait évoluer le projet dans un sens qu'on n'avait pas imaginé au départ, c'est une expérience enrichissante !

Comment vois-tu la suite du projet d'animation ?

J'espère que ça va se poursuivre et s'inscrire dans le temps. Que Platines et Darboukas se prolonge et que l'on continue à développer une vraie petite communauté autour de ce projet.





« Platines et Darboukas,
l'opportunité de découvrir
d'autres horizons »



Les jeunes viennent d'horizons différents, comment se passe la rencontre entre eux ?

L'aspect interculturel du projet est très important. Certains jeunes sont nés ici en Belgique, d'autres ont connu un parcours migratoire. La rencontre entre ces jeunes, qui ont vécu différentes réalités, permet de s'ouvrir au monde, de découvrir d'autres pratiques culturelles, de développer de l'empathie pour l'autre, de sortir de ses a priori. Tout le monde se mélange, et des liens forts se créent. Certains jeunes gardent d'ailleurs le contact en dehors du projet : ils s'échangent leurs numéros de téléphone, ils deviennent véritablement amis.

Certains participants ne parlent pas nécessairement le français. Comment dépassez-vous la barrière de la langue ?

On se débrouille en anglais pour communiquer, chacun s'exprime dans la langue qu'il souhaite. Il y a aussi énormément de choses qui se transmettent par le non-verbal. Et il faut dire que la musique est également un formidable moyen de communiquer, d'échanger, de partager ! Un vrai outil d'expression, qui crée des liens entre différentes cultures.

Quel est ton meilleur souvenir de Platines et Darboukas ?

C'était au début du projet, on avait formé un cercle d'une quarantaine de personnes et Younès avait alors proposé des percussions corporelles tandis que j'avais lancé différents chants en harmonie... Et on a tous joué et chanté ensemble, c'était vraiment trop gai.

Comment tu vois la suite du projet ?

J'espère qu'on va pouvoir se retrouver rapidement, que l'on pourra faire un concert... Je souhaite continuer ce projet d'animation encore longtemps !

« La musique est un formidable outil d'expression ! »

Rencontre avec Shirley, animatrice C-paje et du projet Platines et Darboukas.

Comment le projet d'animation Platines et Darboukas a démarré pour toi ?

Dans l'équipe du C-paje, le projet était porté à la base par Jonathan et Julien. Je suis arrivée en cours de route avec Valou, en novembre 2019. De mon côté, j'ai proposé des ateliers principalement consacrés au chant, mais aussi à l'écriture. Platines et Darboukas, c'est un projet évolutif et collaboratif, où chacun peut amener ses idées. Il y a de nombreux partenaires qui prennent part à cette aventure, des jeunes venant de maisons de jeunes ou de centres d'accueil pour demandeurs d'asiles, des électrons libres aussi... On voulait proposer tous ensemble un spectacle alliant musique, chant, danse et scénographie en juin dernier sur la scène de l'Auberge Simenon, à Liège. La crise sanitaire en a finalement décidé autrement. Platines et Darboukas a dû se réinventer.

Comment ça se passe justement ? Qu'avez-vous mis en place pour poursuivre les activités malgré les circonstances ?

On a dû faire preuve d'originalité, en formulant une proposition de cadre technique qui puisse permettre aux jeunes de s'exprimer le plus librement possible sur la thématique que l'on avait choisie tous ensemble, à savoir le racisme. La première idée, c'était de réaliser un clip, mais ça n'a finalement pas pu se faire au vu des contraintes liées à la situation actuelle.

Finalelement, c'est la solution de la valise qui a été retenue, une valise qui tourne parmi tous les participants afin que chacun puisse se prendre en photo, enregistrer du son, écrire... L'idée, c'est de rassembler tout ça et de le publier sous format vidéo.

Selon toi, est-ce que le projet Platines et Darboukas répond aux missions de l'ASBL C-paje ?

Il permet de valoriser les jeunes et leur parole, leur propose de s'émanciper via différents outils d'expression musicale, de créer du lien... C'est un vrai projet collectif et collaboratif.

Qu'est-ce qui motive les jeunes selon toi dans ce projet d'animation ?

Il y en a qui sont venus par simple curiosité au départ, puis qui ont été pris par l'énergie du projet. Ce qui est génial avec Platines et Darboukas, c'est que les jeunes ont vraiment envie d'y participer, ils sont super enthousiastes et motivés à l'idée d'apprendre, d'échanger, de se rencontrer, de créer de vrais liens... L'idée de se produire ensemble sur scène, de pouvoir s'exprimer en public, c'est hyper valorisant pour eux.

Rencontre avec Célia, animatrice à la Maison des Jeunes de Saint-Georges.

Si tu devais décrire le projet Platines et Darboukas en quelques phrases, comment le résumerai-tu ?

C'est un projet dynamique qui ouvre plein d'opportunités aux jeunes mais aussi aux animateurs qui participent au projet. Les animateurs C-paje qui l'encadrent sont vraiment super, ils s'adaptent à tous les publics et c'est aussi ça qui fait qu'on n'a pas du tout envie de lâcher ce projet. Nous, à la MJ on est presque déçu qu'il n'y ait que trois jeunes qui s'y engagent, on voudrait qu'il y en ait plus qui puissent vivre cette expérience. Avec Platines et Darboukas, on découvre de nouvelles personnes qui vivent des situations très différentes et c'est très enrichissant.

Depuis quand la MJ St-Georges est-elle impliquée dans ce projet ?

Mon collègue, Raphaël, avait fait partie du projet avec deux jeunes filles de la MJ dès 2018. Elles étaient dans le groupe danse. Depuis, je suis passée à temps plein et Raphaël s'est aussi investi dans un autre projet du C-paje, donc j'ai repris Platines et Darboukas avec trois autres jeunes de la MJ cette année.

Comment s'est décidée la participation de la MJ à ce projet ?

La MJ est affiliée au C-paje, elle a déjà participé à d'autres projets collectifs, donc quand le C-paje nous a proposé de faire partie du projet, on s'est dit qu'on allait le proposer aux jeunes et ça a pris, ils ont été motivés par le côté artistique.

À quelles missions de la MJ ce projet répond-t-il ?

Platines et Darboukas nous permet de travailler la notion de citoyenneté et d'engagement du jeune : s'il s'engage dans le projet c'est de manière récurrente. Un projet collectif ça les responsabilise, ils s'engagent aussi par rapport aux autres. Il y a aussi tout le volet créatif qui est très présent via les ateliers chant, musique ou scénographie.

Qu'est-ce qui motive les jeunes dans ce projet ?

Théo fait de la guitare en atelier, ici à la MJ, et il aime particulièrement le professionnalisme du groupe Kaméléon. Anthony, il n'a rien à voir avec le milieu musical, mais il fait du clavier dans le projet et il a bien accroché avec le groupe aussi. Kimberley chante dans les ateliers de la MJ mais aussi à Platines et Darboukas. Elle y apprend d'autres choses, d'autres techniques. Et puis c'est aussi valorisant parce qu'elle y écrit ses propres paroles, ça compte.

Platines et Darboukas fait le pari de rassembler des jeunes d'horizons très différents, comment dépassez-vous la barrière de la langue ou de la culture ?

Avant de commencer les ateliers, il y a un moment brise-glace en grand groupe, nous sommes tous rassemblés, c'est un beau moment de complicité. On se mélange, on n'est pas du tout chacun dans son coin, même durant les pauses plus informelles. Par exemple, Kimberley et Nassima, toutes les deux dans le groupe chant, ont un vrai échange amical.

Pour ce qui est de la communication, je ne sais pas comment ça se passe dans les autres ateliers mais dans l'atelier scénographie, Valou et Walter traduisent en anglais si cela s'avère nécessaire, mais le plus souvent on se comprend. La Croix-Rouge essaie vraiment que la langue ne soit pas un problème et fait beaucoup d'efforts en ce sens. Je ne sais pas si c'est la même chose dans le sens inverse. Je ne suis pas toujours avec mes jeunes, mais je sais qu'ils s'intéressent à la réalité des autres, ils posent beaucoup de questions à Walter pour comprendre comment ça se passe à la Croix-Rouge par exemple.

Tu es animatrice de la MJ Saint-Georges, mais quand vous êtes à l'auberge Simenon, durant les animations, quel est ton rôle, concrètement ?

J'accompagne mes jeunes au projet, mais une fois qu'on y est, mon rôle change. Je suis, d'une certaine manière, animée au même titre que les autres jeunes et parfois je reprends un rôle un peu plus encadrant. Il y a une certaine polyvalence dans ma position, notamment quand on prépare un brise-glace ou une petite animation. Ça permet aussi de vivre un moment un peu privilégié avec les jeunes, un moment différent par rapport à l'accueil. On les voit autrement, la relation est différente quand on vit un projet ensemble, sur un même pied d'égalité.

Au début de notre échange, tu me disais que ce projet offrait des opportunités aux jeunes et aux animateurs, peux-tu m'expliquer ?

Pour les jeunes, c'est l'opportunité de découvrir d'autres horizons mais aussi de montrer des talents cachés et de s'exprimer. Dans ce projet, le respect est immense, il y a une vraie notion de partage, on ne se sent jamais jugé. Du coup, on se sent à l'aise et on ose s'exprimer. Par exemple, à la MJ, Kimberley fredonnera un peu dans son coin mais elle ne chantera pas vraiment. Là, elle peut vraiment lâcher-prise. Pour les animateurs aussi, il y a cet aspect de liberté, de lâcher-prise où on peut partager des moments autrement avec les jeunes.

À cause du confinement, les animations habituelles ont dû s'arrêter et une alternative a été trouvée.

Oui, une valise passe entre les jeunes avec du matériel et des consignes mais je ne sais pas encore très bien ce qu'il y a dedans, c'est encore un peu une surprise pour moi. J'espère que ça marchera. Pour être honnête, j'ai des doutes car, même en dehors de ce projet, on se rend compte que les jeunes décrochent un peu de ce que la MJ propose. Ils viennent à la MJ pour être ensemble, partager des moments. Si ces moments de vie en commun n'existent pas, on perd un peu l'essence du projet. Par contre, je trouve que c'est génial que les animateurs trouvent des alternatives, ne lâchent rien pour poursuivre le projet.

Y a-t-il un moment ou une animation en particulier qui t'a marquée ?

La clôture de la première édition, à la Fête de l'été dans les Jardins de Nessonvaux. Je me rappelle la musique, des danses, de la joie, des sourires, de la fierté de ce qu'ils ont fait ensemble. La photo de groupe de ce jour-là est d'ailleurs partout chez nous : en fond d'écran, sur les murs et même dans mon agenda.

Quels sont tes souhaits pour la suite de ce projet ?

Qu'on puisse aussi terminer le projet de cette édition. Que les jeunes puissent aussi montrer tout le travail qu'ils ont fait. Nous, les animateurs, on trouve que c'est dur de ne pas poursuivre mais pour les jeunes, l'investissement est encore plus grand et là, ils ont un sentiment d'inachevé.

